

# Chapitre 1

Décembre 1990. Pat avançait à pas lourds. Le sac en toile, rempli des mois qu'il voudrait ne jamais avoir vécu, l'envahissait. Il cligna des yeux et détourna son regard du sapin et des palmiers couverts de guirlandes et de boules scintillantes. Les géants de briques et d'acier qui entouraient la patinoire projetaient sur lui des ombres menaçantes.

Le souffle court, Pat observa la foule qui s'activait sur la glace striée. Il courba les épaules. Son treillis kaki jurait avec les vestes chamarrées en mouvement. Le crissement des lames et les cris des enfants rivalisaient avec une musique métallique. Des effluves de chocolat chaud vinrent frapper ses narines. La nausée lui retourna l'estomac.

Pourtant, à la pensée de Lilly qui chaque année s'amusait à perfectionner ses décorations de Noël, Pat hâta le pas. Hypnotisé par les rails parallèles et les cliquetis du tramway à crémaillère, il remonta l'avenue, tel un robot.

Il ne prêta aucune attention aux maisons victoriennes colorées. Ni à leurs bow-windows qui avaient pignon sur rue, comme des regards indiscrets.

Un groupe d'Asiatiques photographiait la vue plongeante. Pat s'arrêta. Il se retourna pour observer, à son tour, l'océan en contrebas. Il sentit le sol se dérober sous ses rangers pesants. Cette immensité bleue, il l'avait presque oubliée.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Pat lorsqu'il franchit la porte de l'appartement. Survolant le tapis de l'entrée, Lilly se précipita dans ses bras. Une rivière de larme traça des sillons sur les joues de la jeune femme. Elle ne l'attendait que le

lendemain. Dans sa surprise, elle oublia toutes ses bonnes résolutions. Pourtant, elle s'était préparée à accueillir Pat avec sérénité. Elle s'était promis de ne pas pleurer. Elle rêvait de ce jour depuis si longtemps.

En prévision du retour de Pat, Lilly avait acheté une robe en lainage, de la même couleur que ses yeux. Améthyste. Le regard d'Elizabeth Taylor. Elle avait aussi prévu une mise en beauté suggestive. Rien à voir avec son vieux jogging défraîchi, son visage pâle et ses cheveux noirs noués à la va-vite.

Pat se moquait bien de la tenue de sa femme. Il s'accrocha à Lilly comme à une bouée de sauvetage. Il respira à plein poumon l'odeur de fleur d'oranger dans les longues mèches ébène. C'était si agréable de retrouver les mains douces de Lilly. Un voile de soie égaré dans sa nuque. Et le goût sucré de ses lèvres avalant les siennes.

Quand ils relâchèrent leur étreinte, Lilly eut de la peine à reconnaître l'homme qu'elle aimait. Depuis toutes ces années, elle s'était habituée à la coupe militaire stricte, mais elle découvrit les tempes grisonnantes de son mari. À vingt-sept ans. Bien trop jeune. Ses yeux, couleur azur, avaient pris les nuances d'un ciel en colère. Toutefois, c'est son pâle sourire qui la secoua.

Pat rentrait à la maison, après six mois passés au cœur du conflit. Six mois sans se voir, sans se toucher. À peine quelques lettres échangées. Souvent caviardées par l'état-major qui contrôlait tous les courriers. Parce qu'il ne faudrait surtout pas qu'au pays, on puisse imaginer les horreurs de la guerre. Les chaînes de télévision et les journaux ne parlaient que des victoires. Ils vantaient le courage des soldats. Une grande nation. De grands hommes. Aucune information n'avouait que ceux-ci tombaient par centaines.

Lilly avait traversé tant de moments d'angoisse. Son poulx s'arrêtait de pulser à chaque sonnerie de téléphone. À chaque coup frappé à la porte. Son estomac noué l'accompagnait pendant ses longues journées sans Pat.

Elle employait toute son énergie dans son travail d'infirmière. Alors que Pat partait au front, elle avait quitté son poste à l'hôpital militaire pour rejoindre un grand centre médical. Elle avait vu trop de patients meurtris et mutilés. Brisés. À l'intérieur autant qu'à l'extérieur. Une réalité que le gouvernement se gardait bien de divulguer.

Lilly disposait de peu de répit pendant ses heures de garde. Elle regrettait de ne pas pouvoir dispenser suffisamment de compassion dans les soins qu'elle prodiguait. Soulager les corps sans reconforter les esprits relevait du non-sens. La chaleur humaine est un excellent remède que la médecine oublie souvent de prescrire.

Mais Pat revenait. Enfin ! En chair et en os. Et Lilly avait bien l'intention de rattraper le temps perdu. Son mari, dont elle rêvait toutes les nuits, rentrait à la maison pour trois semaines. Elle panserait ses blessures. Lui redonnerait le sourire. Lui préparerait de savoureux petits plats. Lui ferait l'amour passionnément.

Surtout ne pas le quitter des yeux. Ne serait-ce qu'une minute. Imaginer que les guerres n'existent pas. Comme si le monde ne se composait que de couchers de soleil sur l'océan. Elle voulait créer un univers de couleur pour que Pat oublie la noirceur de son quotidien au Koweït.

Lilly avait souhaité, tant de fois, que Pat devienne pacifiste. Ils auraient été Yoko et John. Ils auraient organisé un *bed-in*. Ils auraient scandé « *peace and love* » dans les rues.

À eux deux, ils auraient pulvérisé tous les murs. Qui, d'ailleurs, pouvait se montrer assez malsain pour construire des remparts ? Et dérangé au point de briser les libertés ?

Lilly aurait même préféré que Pat devienne un déserteur. Prêt à fuir sa terre natale pour se réfugier au Canada. Elle l'aurait suivi n'importe où. Surtout loin des bombes, des fusils, des chars, de la mort omniprésente. À mille lieues du sang et des larmes.

Dans la chambre, Pat entrouvrit la fenêtre et les doubles rideaux. De maigres rayons de lumière se mirèrent sur la surface lisse de l'armoire. Des murmures montèrent de la rue. Les quelques gouttes de fleur d'oranger que Lilly avait déposées sur les oreillers diffusaient un parfum apaisant. La table de chevet de la jeune femme disparaissait sous une pile de magazines. Pat plaça ses plaques d'identité et sa chevalière de son côté.

Dans le grand lit, bercé par l'ambiance feutrée et les bras Lilly, Pat sombra rapidement dans le sommeil. C'est à peine s'il se souvenait du confort des draps fins et de la douceur de Lilly. Il espérait les graver dans sa peau.

Mais ce moment de repos ne dura guère. Agité. Ponctué de cris. Pat se réveilla en sursaut. Couvert de sueur. Pour l'apaiser, Lilly caressa les muscles saillants de son mari. Elle posa mille baisers sur son corps amaigri. Lentement, elle vit le désir monter en lui.

Lilly était d'abord tombée amoureuse des yeux de Pat. Un ciel d'été sans nuages, promesse de nuits caniculaires. Puis, elle avait chéri chaque millimètre de sa peau. Chaque battement de son cœur. Même son sens du devoir qui devait les séparer si souvent.

Alors, leurs corps se mêlèrent dans une étreinte passionnée, comme si leurs vies en dépendaient.

Début décembre, Lilly avait installé un sapin nain. Comme chaque année, il trônait près de la fenêtre du salon. Depuis la rue en pente, les passants pouvaient l'admirer s'ils levaient la tête.

Quand Pat n'était pas assigné, ils choisissaient ensemble un résineux odorant. Juste après Thanksgiving. Ensuite, ils plaçaient les décorations. Ils mangeaient des cookies. Les biscuits parés de rouge et d'or côtoyaient le chocolat chaud. De la guimauve rose et blanche flottait joyeusement sur le breuvage brun. Leur rituel.

Le cœur en feutrine que Pat avait offert à Lilly pour leur premier Noël, le renne en bois sculpté du Montana et une étoile en origami pendaient à côté d'autres souvenirs achetés au fil des années. Les lumières des guirlandes égayaient les longues soirées sans lune. Il ne neigeait pratiquement jamais à San Francisco, mais la brume enveloppait la ville d'un voile de coton douillet. À cette époque de l'année, la voix d'Elvis chantant *White Christmas* réchauffait l'atmosphère.

En apprenant le retour imminent de Pat, Lilly n'avait pas dérogé à la tradition. Elle avait décoré l'arbre. Mais les biscuits et le chocolat chaud n'avaient pas le même goût sans lui. Les couleurs et les lumières de Noël, elles aussi, avaient attendu la présence de Pat avec impatience.

Lilly ouvrait régulièrement le four pour arroser la dinde. Les couvercles sur les casseroles jouaient un solo de batterie, alors que la jeune femme surveillait la cuisson des accompagnements. Sur un coin du plan de travail, Pat jonglait avec un rouleau d'adhésif et le papier cadeau. Il se délectait des vapeurs de cannelle et de muscade qui planaient dans la pièce. Il frissonnait dès que de l'air frais entraît avec les rires des passants et les clochettes des tramways.

Une nappe rouge et or ornait la table. Lilly déposa des branches de sapin et des bougies. Elle sortit ses plus belles assiettes et ajouta des serviettes assorties. Autour des pieds des verres, elle noua des rubans dorés. Pat déplia deux chaises supplémentaires.

Un film muet se déroulait dans la cuisine. Le couple communiquait sans voix. En revanche, leur regard et leur corps se cherchaient à tout moment. Chaque frôlement se transformait en frémissement.

Aux alentours de midi, Lucy et Max, les parents de Lilly arrivèrent. Ils étaient chargés de paquets et du traditionnel *Christmas cake*.

Chaque année, Lucy suivait scrupuleusement la recette de sa grand-mère. Pendant deux jours, elle mélangeait les ingrédients dans un ordre précis. Elle n'oubliait aucune étape réglementaire – Grandma avait bien insisté là-dessus – pour obtenir le meilleur cake du Comté. Selon Max.

Après le repas, ils téléphonèrent à Garvin. À la suite d'une promotion inopinée, le frère de Lilly avait emménagé en Floride avec sa femme Beth. Lilly plaisanta avec son aîné à propos d'un alligator qu'il prétendait avoir domestiqué.

– Tu devrais voir la tête de Maman. J'ai bien cru qu'elle allait s'étouffer avec son café.

De l'autre côté du pays, Garvin ferma les yeux. Il imagina les cheveux noirs de sa mère dressés sur son crâne et sa bouche charnue exprimant un O muet.

– Dis-lui que j'achèterai une laisse pour Jerry quand elle viendra nous voir. Comme ça, elle pourra aller le promener.

Pat échangea quelques mots avec Garvin. Les deux hommes promirent de se retrouver lors de la prochaine permission de Pat.

– *See you later, alligator.*

– *After a while crocodile.*

Tout au long de la journée, le silence de leur gendre surprit Lucy et Max. D'ordinaire, les prestations de Pat égayaient les fêtes de famille. Il aimait prendre sa guitare et imiter Chuck Berry. Sa voix suave et son déhanché incandescent avait fait craquer plus d'une fille. Au grand dam de Lilly. Pat avait définitivement conquis le cœur de sa future femme avec son interprétation de *Sweet little sixteen*.

Il avait perdu ses parents, victimes d'un accident de voiture, alors qu'il entamait sa deuxième année à l'université. Lilly avait détesté l'idée qu'il s'engage dans les Marines juste après. Elle n'avait pas pu l'en empêcher.

Les moments de convivialité avec la famille de Lilly comblaient un manque profond chez Pat. Cette famille qu'il n'avait plus. Mais l'armée lui en avait garanti une plus grande.

Max et Lucy avaient toujours accueilli Pat comme un second fils. Garvin n'en avait pas pris ombrage. Au contraire, il était ravi de trouver un frère pour s'entraîner au basket et partager quelques bières.

Malgré la présence de Lucy et Max, en ce jour de Noël, Pat eut de la peine à participer aux conversations animées. Il se forçait à sourire. Il ne connaissait plus les mots joyeux et conviviaux.

Lilly et Pat sortirent, en dépit du froid. Lorsque Pat grelottait sous sa veste épaisse, Lilly l'enlaçait si fort qu'il en perdait le souffle.

Guidé par sa femme, le jeune homme redécouvrit la ville. Au détour des rues en pente, les étroites maisons de couleur s'appuyaient l'une contre l'autre. Les couples amoureux et les familles se côtoyaient sur les collines tapissées de vert. Le rouge vif du Golden Gate transperçait le brouillard. Emballé dans un écrin de coton, le pont flottait dans le vide. Parfois le soir, les lumières libérées de leur cocon projetaient sur l'eau une traînée orange ondoyante. L'océan prenait des teintes émeraude ou saphir au gré des courants. Le crépuscule, aux couleurs de feu, se détachait sur le fond le gris des immeubles au loin.

Peu à peu, Pat retrouva l'appétit. Après de longues balades, il humait les bonnes odeurs qui émanaient de la cuisine. Lilly se surpassait. Elle ajoutait des poivrons rouges et verts au curry de poulet. Elle concoctait des salades bigarrées pour accompagner un morceau de bœuf.

Après le repas, le couple se pelotonnait sur le canapé. Les mots devenaient inutiles. Blottis confortablement, Pat et Lilly partageaient leur chaleur.

Ils pleurèrent tous les deux avec James Stewart et son ange gardien. Lilly adorait les films de Noël. Les années précédentes, Pat, Garvin et leur bande de potes laissaient les femmes devant la télévision. Un entraînement de basket, rien de tel pour vous ouvrir l'appétit. Mais Garvin habitait maintenant plus au sud-est et Pat souhaitait profiter de chaque instant avec Lilly.

Le jeune couple invita quelques amis pour fêter la nouvelle année. Pat plaqua de doux accords sur sa guitare. Son visage se détendait à chaque note. Pas de rock endiablé, seulement des ballades. Pendant que Pat chantait *Imagine* de John Lennon, Lilly rêvait d'un monde en paix.

Leurs nuits devinrent moins hachées par les cauchemars. Pat reprit des forces. Des boucles brun foncé, parsemées de fils argentés, garnissaient à présent le sommet de son crâne. Ses yeux retrouvèrent leur intensité.

Lilly n'avait pas enlevé les décorations. Le bouquet de gui pendait toujours au-dessus de la porte de la cuisine. Une bonne excuse pour s'embrasser.

Pat devait déjà repartir. Il emporterait dans son cœur tout l'amour de Lilly. Elle avait ensoleillé ces trois semaines. En pensant à elle, il surmonterait les atrocités à venir. Pour elle, il se battrait.

Dans la lumière dorée du petit matin, ils restèrent un long moment accrochés l'un à l'autre. Retardant l'inévitable déchirure. Lilly retint ses larmes. Elle sourit courageusement. Mais Pat savait qu'elle partageait la douleur qui transperçait sa propre poitrine. Pour elle, il rendrait le monde meilleur.

\*\*\*

La brume marine masquait la vue sur le Golden Gate. Les feuilles bleutées des eucalyptus qui entouraient le Presidio bruissaient dans le vent et dégageaient une odeur entêtante. Leurs longs troncs noueux se dressaient au garde-à-vous, respectueux de ce lieu de recueillement. Malgré l'humidité glaciale, des touristes déambulaient dans l'allée circulaire. Quelques curieux se dirigeaient vers la partie réservée aux animaux domestiques. D'autres admiraient la statue du soldat



inconnu. Plusieurs personnes priaient devant l'alignement de pierres blanches sur la pelouse bien entretenue.

Le son douloureux du clairon retentit. Vingt et un coups des fusils claquèrent comme autant de portes qui se ferment. Des oiseaux s'envolèrent dans un fatras hitchcockien.

Lilly regardait distraitemment les deux officiers qui pliaient la bannière étoilée en un triangle rigoureusement parfait. Quand ils lui tendirent le drapeau avec déférence, Lilly avait les yeux secs et le cœur noyé. Elle le déposa sur son ventre qui commençait tout juste à s'arrondir. Elle sentit une première vague. Le petit être qui poussait en elle essayait de lui dire qu'elle ne serait pas seule.

Lilly avait appris simultanément sa grossesse et le décès de Pat. Lui ne saurait jamais qu'un enfant viendrait témoigner de leur amour.

Lilly assura ses tours de garde jusqu'aux premières contractions. L'hôpital était devenu son refuge. S'occuper des patients lui insufflait le courage de surmonter sa propre peine.

Pendant ses congés, elle errait dans l'appartement. Elle sursautait au moindre bruit. Elle effleurait la guitare, abandonnée sur le canapé. Comme elle aurait caressé un corps fougueux. Sentir les cordes sous ses doigts lui donnait l'impression de toucher un peu de Pat.

Elle n'avait pu se résoudre à se séparer des vêtements de son mari. L'odeur de son after-shave imprégnait encore chaque morceau de tissu.

Toutes les nuits, dans le lit trop large et trop froid, Lilly rêvait que Pat se trouvait toujours en mission. Il reviendrait maintenant que le conflit était terminé. Et surtout, il resterait. Parce qu'elle attendait leur enfant. Le premier de la grande famille qu'ils espéraient former.

Seuls les gigotements du bébé bien au chaud dans son ventre atténuèrent la douleur du réveil. Lilly posait les mains sur les bosses qui ondulaient. Elle leur murmurait des mots tendres.

Ceux qu'elle ne pourrait plus jamais susurrer à l'oreille de Pat. Ceux qu'elle aurait aimé l'entendre dire encore et toujours.

Dans un accès de désespoir, Lilly jeta les décorations de Noël. Puis elle récupéra le carton qui contenait les vestiges des années de bonheur. Elle transféra les ornements du sapin dans la boîte qui abritait déjà les photos.

Elle la déposa dans l'armoire de la chambre qui regorgeait de vieux souvenirs. Elle feuilleta avec nostalgie la collection de *year's books*. Elle regarda avec tristesse sa robe de mariée dans son plastique protecteur. Le blanc délicat et perlé du bustier lui rappela l'émotion qu'elle avait ressentie en remontant l'allée de l'église, au bras de son père. Elle revit sa propre image se refléter dans les yeux émerveillés de Pat.

Pourquoi le souvenir des jours heureux engendre-t-il autant de douleurs ?

Début septembre, avec trois semaines d'avance, Lilly donna naissance à un garçon de trois kilos.

Benjamin Patrick Cooper devint la mascotte de tous les services. Le petit Ben, synonyme d'espoir dans ce lieu où certains patients luttèrent pour se reconstruire. Les boucles brunes et les yeux bleus du nouveau-né conquièrent malades et personnel soignant.

Lorsque Lilly donna son congé, ce fut un déchirement pour ses collègues. Mais elle souhaitait se consacrer uniquement à son fils.